

« Ce que le Théâtre National m'a donné, je veux le donner à d'autres »

SCÈNES Nommé directeur du Théâtre National, Fabrice Murgia dévoile son projet

Bio

1983 Naissance à Verviers. Formé au Conservatoire de Liège par Jacques Delcuvelerie, il a travaillé comme acteur pour le théâtre, le cinéma et la télévision.

2009 Il écrit et met en scène son premier spectacle, « Le chagrin des ogres ». Suivront, entre autres, « Life Reset », « Dieu est un DJ », « Ghost Road ».

2014 « Notre peur de n'être » est créé au Festival d'Avignon et la Biennale de Venise sacre son travail d'un Lion d'Argent.

2015 Il crée « Karbon Cabaret » à Liège et Franco Dragone lui confie la conception d'un théâtre permanent à Dubai.

- Héritier naturel de Jean-Louis Colinet, Fabrice Murgia lui succède à la direction du Théâtre National.
- Sa carrière a fleuri là.
- Normal qu'il veuille en faire une ruche pour les artistes de demain.
- Mais aussi créer des nouveaux festivals, rapprocher les compagnies de l'institution.

ENTRETIEN

Mardi matin, Fabrice Murgia nous détaillait son projet comme directeur du Théâtre National, juste avant de descendre dans la rue manifester, aux côtés de l'équipe technique du théâtre, contre le gouvernement Michel. « Je manifeste parce que c'était prévu et que ce n'est pas parce que je viens d'être élu directeur que je ne suis plus concerné », explique le trentenaire, fidèle à sa fibre politique, affûtée par ses années au Conservatoire de

Liège, au contact du très engagé Jacques Delcuvelerie. C'est d'ailleurs une petite révolution qu'il ourdit pour cette institution dont il prendra les clés, dès juillet, pour un mandat de cinq ans renouvelable. En voici les principaux points.

Êtes-vous surpris par cette nomination ?

Heureusement surpris ! Cette maison m'a vu naître, c'est une partie de ma vie ! Je pense que j'ai été choisi parce que je connais le lieu de l'intérieur, depuis le plateau. J'ai travaillé avec tout le monde ici. Je connais les bureaux aussi bien que l'équipe technique. Je crois que ma nomination est un signal. Il y a mon jeune âge, bien sûr, mais aussi l'envie de prendre quelque chose qui n'a jamais fait ce métier-là, et qui ne dirigera pas comme les grands théâtres ont toujours été dirigés. En postulant, j'avais surtout en tête l'incroyable enjeu que représente le National pour les compagnies. On a forcément envie de donner l'espoir de travailler avec cet outil-là. Ce que m'a donné le National, j'ai envie que d'autres puissent le vivre. Je vois avant tout le National comme une ruche, un lieu de co-working intense, un laboratoire du futur où inventer des nouvelles relations entre les compagnies et les institutions.

C'est un sacré défi de succéder à Jean-Louis Colinet, dont tout le monde salue l'extraordinaire travail accompli ?

C'est vrai, même si j'ai l'impression d'avoir humblement participé à ce que Jean-Louis Colinet a fait du National. J'étais souvent engagé, auprès de lui, dans les décisions importantes de la maison. Je dirais même qu'il y a des comportements qui ont changé grâce à ma génération, des collaborations avec la jeune

génération qui se sont enclenchées parce qu'un jour, il a programmé Le chagrin des ogres, et qu'il y a cru.

Il y a seulement sept ans, vous

faisiez votre premier spectacle, « Le chagrin des ogres », et aujourd'hui vous voilà directeur du Théâtre National. Tout est allé très vite.

Un rythme naturel s'est mis en place. J'ai eu beaucoup de chance. Il y a plein de gens bourrés de talent qui n'ont pas eu la chance, comme moi, de rencontrer un jour Jean-Louis à un feu rouge. Ça s'est vraiment passé comme ça : on revenait d'une étape de travail du Chagrin des ogres. On avait remballé notre décor dans le coffre et on retournait chez nous. Au feu, mon camarade, ingénieur technique, me dit : « Regarde la voiture à côté, c'est Jean-Louis Colinet ! » Moi, j'étais trop timide mais lui, il a ouvert la vitre et lui a demandé s'il voulait venir voir notre travail ? Il a dit « OK, à demain. » On est retournés au Groupov, qui accueillait nos répétitions, on a remonté le décor, et on a rejoué, rien que pour Jean-Louis. A l'époque, on n'avait pas un sou. J'avais travaillé dans un bar pour payer les acteurs. J'ai fait le Festival de Liège et Jean-Louis, qui était à l'époque engagé avec des metteurs en scène plus conventionnels au National, a eu envie de défendre la jeune création. C'est comme ça que tout a commencé.

Qu'est-ce qui va changer ?

Qu'est-ce qui va rester ?

On gardera bien sûr Toernee Générale avec le KVS, ainsi que le Festival XS, mais je voudrais créer un festival qui reprendrait chaque année les succès publics du théâtre belge francophone, à la manière du Theater Festival en Flandre, et un festival dédié aux artistes émergents. Je voudrais aussi lancer un chantier de projets citoyens, un peu à

l'image du Karbon Cabaret qu'on avait créé à Liège et qui feront le lien entre le tissu associatif et le tissu artistique. J'aimerais aussi qu'on fasse déborder la création du plateau, avec des

thema, des films. Nous avons d'ailleurs un grand projet avec le Festival des Libertés pour faire du quartier, qui prolonge le piétonnier, un lieu qui ne soit pas seulement dédié au théâtre mais un centre transdisciplinaire, avec du théâtre, des films, des débats, une sorte de Festival des Libertés mais sur toute l'année.

Vu votre parcours, on imagine que vous serez particulièrement attentif à l'accompagnement des jeunes artistes ?

Il faut militer pour abolir certains clivages, comme celui qui sépare les compagnies des institutions. Aujourd'hui, les stars, ce sont les directeurs de théâtre. Je veux casser cette position hégémonique et réconcilier les compagnies avec l'institution. Nous devons être totalement transparents sur nos accompagnements, les conditions de coproduction, etc. Il faut en finir aussi avec le clivage entre les départements administratifs et la création. Il faut un meilleur dialogue pour rapprocher le bureau du plateau. Je veux par exemple créer une cellule au 4^e étage avec une salle de répétition pour toute l'année. Là, une compagnie invitée pourra bénéficier des compétences des travailleurs du National, comme s'ils faisaient partie de la compagnie. Les services éducatifs ou la communication travailleront en étroite collaboration avec cette compagnie invitée. J'aimerais créer une factory, une ruche pour challenger les travailleurs du National, et que les travailleurs du National challengent les compagnies.

Quid de la problématique des frais de fonctionnement énormes du National ?

Dans la mesure où tout converge vers le plateau pour mettre les

forces vives à disposition des compagnies, alors c'est une manière de remettre l'argent dans les mains des compagnies.

On ne doit pas lutter contre les conditions salariales des employés mais au contraire militer pour que tout le monde bénéficie de ces avantages. Il n'y a rien d'abusif, pas de salaires scandaleusement élevés. La première chose à faire est de préserver ces avancées sociales. Il faut aussi préserver l'enveloppe artistique et transformer les emplois administratifs en personnes qui sont sur le plateau au service d'un maximum de compagnies. Le travail dans les écoles, la communication : ces postes sont importants pour les artistes. Il faut

*que ces gens amènent leur ordi-
nateur dans les gradins pour
travailler au plus près des ar-
tistes sur le plateau.*

Être directeur met-il un frein à votre métier de metteur en scène ?

Je ferai seulement une création par an pour calmer ma boulimie ou en tout cas la partager. Ce sera l'occasion de faire moins, en tant que créateur mais de rester malgré tout proche du plateau. Rester un homme de théâtre mais pratiquer le métier autrement. De façon générale, il y aura moins de créations mais elles seront mieux accompagnées. Par exemple, les temps de répétition seront plus longs. Par

contre, on va multiplier les coproductions.

Quelle ouverture sur la ville, sur Bruxelles ?

J'ai lu que Bruxelles est la deuxième ville la plus cosmopolite au monde après Dubaï. Il me semble avoir lu aussi que, dans quelques années, 8 habitants sur 10 seront issus de l'immigration. Il ne s'agit donc pas de parler à un public qui serait issu de la « diversité » mais de parler aux citoyens bruxellois, tout simplement. Je veux m'adresser aux citoyens tels qu'ils sont, en leur parlant de notre monde tel qu'il est. Et le meilleur moyen de toucher un public dit « popu-

laire », c'est de faire un théâtre populaire. ■

Propos recueillis par
CATHERINE MAKEREEL

« Je pense que j'ai été choisi parce que je connais le lieu de l'intérieur, depuis le plateau. J'ai travaillé avec tout le monde ici »

PROGRAMMATION

La touche Murgia

Preuve que le destin de Fabrice Murgia est intimement lié au Théâtre National, la saison prochaine - sorte de « best of » des années Jean-Louis Colinet - comptera trois pièces du metteur en scène belge. L'emblématique *Chagrin des ogres* (29/11 au 3/12) d'abord. C'est avec cette pièce que Fabrice Murgia, alors âgé d'une vingtaine d'années, s'est fait un nom. S'inspirant de deux faits divers - un garçon de 18 ans

qui revient dans son ancien bahut pour ouvrir le feu avant de retourner l'arme contre lui, et une jeune fille de 18 ans, Natascha Kampusch, qui échappe à la surveillance de l'homme qui l'avait kidnappée dix ans plus tôt -, Fabrice Murgia tisse un conte onirique sur sa génération. Il restitue les attentes, la vitalité, la colère, et le désarroi de jeunes mus par le désir d'être vus et entendus, d'exister dans une société où la solitude et l'indifférence tuent. Détail croustillant : c'est aussi dans cette pièce que son frère,

David Murgia, autre enfant prodige de la scène belge francophone, a fait ses premières armes.

Propulsé par ce *Chagrin des ogres*, Fabrice Murgia n'a cessé ensuite d'explorer les nouvelles technologies pour questionner les dérives de notre monde virtuel et ultra-connecté. Il prolonge la réflexion dans sa nouvelle création, *Black Clouds* (17 au 24/2), où l'on croisera des pirates du web ivoiriens, un jeune informaticien américain qui s'est donné la mort après avoir défié le FBI, des « brouteurs » dont la spécialité est d'entretenir des

relations amoureuses à distance avec des Occidentaux, ou encore le Darknet où la notion de frontière n'a plus aucun sens. Une plongée vertigineuse pour aborder la fracture numérique, le colonialisme, les migrations ou l'injustice sociale. Enfin, le metteur en scène démontrera l'étendue de sa palette avec *Daral Shaga* (11 au 15/1), un opéra circassien écrit par Laurent Gaudé, composé par Kris Defoort et accompli avec les acrobates de FERIA Musica. Toujours sur le thème de l'exil.

C.M.